

LES HEROINES DE WAGNER

MÉDAILLONS MUSICAUX — (Suite)

AVANT-PROPOS

Il nous a paru, qu'une des raisons pour lesquelles le public canadien ne prenait pas autant d'intérêt à l'audition des œuvres de Wagner, était le peu de connaissance sérieuse qu'il avait des livres sur lesquels le maître allemand a écrit ses partitions. Nous avons donc pensé, qu'un court exposé de la partie scénique, prise sous son angle le plus saillant, les héroïnes, intéresserait, familiariserait quelque peu, ceux qui n'ont des œuvres de ce compositeur qu'une notion incomplète, et leur permettrait, dans une certaine mesure, de se rendre compte de l'importance des sujets traités et des parties musicales qui s'y rattachent.

RIENZI

(Rienzi)

Avec ses cheveux noirs, ses yeux brillants, son teint mat, ses traits nobles et réguliers, Irène représente le type romain dans toute sa pureté. Ses parents sont morts et c'est son frère Cola Rienzi qui a pris soin de sa jeunesse. Il l'a élevée dans l'amour de Rome et de la liberté, dans la haine des nobles oppresseurs, dans l'attachement au peuple opprimé. Grâce à lui, l'âme d'Irène s'est ouverte à tous les grands sentiments, à tous les élan généreux. Rienzi a fait de sa sœur une vraie romaine dans l'exception morale du mot. Aussi, Irène éprouve-t-elle pour celui qui fut le père de son esprit, pour le tribun libérateur de la ville, une affection sans bornes.

Malgré sa naissance plébéienne, son éducation républicaine, Irène aime un jeune noble, Adriano Colonna, et en est aimée. Mystères étranges du cœur ! Ces deux êtres, si peu faits l'un pour l'autre par la destinée, ont juré de s'appartenir. Rienzi lui-même a laissé tomber ses préventions devant le sentiment de sa sœur. Tout semble donc favoriser l'amour d'Irène. Mais le peuple insensé et inconstant, comme toujours, se révolte contre l'homme qui lui a donné la liberté et demande sa mort à grands cris ; l'Eglise excommunique Rienzi, et le tribun tombe du faite du pouvoir où son génie l'avait élevé. Irène n'a qu'à fuir pour être heureuse ; Adriano est là qui lui tend les bras. Mais l'affection fraternelle l'emporte. Rienzi est maudit, abandonné ; ses espérances de grandeur, ses rêves de gloire pour l'Italie sont anéantis par une révolte absurde ; ses amis l'ont trahi ; il reste seul, désespéré, devant les ruines de son œuvre. Dans la fuite de tous, seule Irène lui restera fidèle. Pour ne pas abandonner son frère en ces instants tragiques elle fait le sacrifice de son amour. Impuissante à sauver Rienzi, elle veut, au moins partager, sa mort. Le cœur d'Irène devine que, pour le malheureux, ce dévouement, qu'il refuse d'accepter, sera la consolation suprême. Elle n'hésite pas ; elle va vers ce qu'elle croit être le devoir. Son sacrifice sera stérile. Qu'importe ! Elle aura adouci les derniers moments du tribun en lui donnant une preuve qu'ici-bas tout n'est pas ingrat. Et, librement, elle s'élance dans l'incendie rejoindre le frère bien-aimé. Toujours elle s'est tenue à ses côtés dans les jours de gloire ; au jour de désastre et de deuil, elle veut y paraître encore.

BRUNNHILDE

(L'Anneau du Nibelung)

De toutes les Walkyries Brunnhilde est la plus radieusement belle. Sa beauté est faite de fierté et de grâce ; en elle tout respire la noblesse et le charme. Ses longs cheveux dorés descendent du casque en boucles soyeuses ; ils encadrent un visage de l'ovale le plus pur où brillent deux yeux pleins d'éclat, ombragés de longs cils ; son nez, aux narines frémissantes, est d'un dessin parfait ; sa bouche purpurine découvre, quand elle sourit, l'éblouissant ivoire des dents ; son cou et ses bras sont d'une blancheur marmoréenne et l'harmonieux dessin de sa poitrine virgine est encore affirmé par la souplesse des écaillés d'argent de sa cuirasse.

De ses neuf filles, c'est Brunnhilde que Wotan préfère. Il a pour elle une adoration véritable ; il ne peut se passer d'elle ; c'est toujours elle qu'il désigne pour l'accompagner dans ses chevauchées à travers les espaces azurés du ciel. En Brunnhilde, le dieu a mis toutes ses complaisances. "Nulle comme elle ne pénétra jamais sa pensée." Elle est l'Elue de son cœur, la fille de son Désir, son propre Voloir. "Qui suis-je, si je ne suis ta Volonté", lui dit-elle. La communion la plus étroite existe entre le père et l'enfant. Brunnhilde est le reflet du meilleur de l'âme de Wotan. La vierge guerrière entoure son père d'une ardente affection filiale. Accomplir ses ordres divins lui semble le plus doux des devoirs. Fille aimante et soumise, elle est choisie par Wotan pour être sa messagère et son interprète.

Un jour vient pourtant où elle désobéit au Maître des dieux, et encore, en lui désobéissant, croit-elle lui demeurer fidèle, car si elle enfreint son ordre verbal, elle sait qu'elle suit pourtant son secret désir. La fière guerrière, dont jamais le cœur n'a tremblé, sent, ce jour-là, un trouble immense pénétrer dans son être. Devant la misère humaine son âme s'attendrit, sa volonté devient faible et la déesse s'évanouit pour faire place à la femme. Ces deux êtres, que Wotan vient

d'abandonner au courroux de Fricka, sont issus du même sang qu'elle, comme elle ils sont les enfants du dieu infortuné dont elle vient de recevoir l'andré confidence. Elle oublie alors, volontairement, les ordres reçus, et généreuse autant que brave, elle se résout à protéger Siegmund. Désobéissance vaine qui n'écarte pas la mort du front du Walse condamné et attire sur elle la colère de Wotan.

Elle grande, terrible, cette colère ! Brunnhilde n'a qu'à fuir, et pourtant ce n'est pas à elle qu'elle songe d'abord. Si elle n'a pu sauver Siegmund, du moins veut-elle maintenant sauver Sieglinde. De toute la vitesse de son cheval ailé, elle accourt vers ses sœurs. Pour la première fois la crainte est entrée dans son âme. La pitié tout à l'heure, la peur à présent ; elle connaîtra désormais toutes les faiblesses féminines. Mais son dévouement surmonte encore cette peur. Malgré la juste terreur que lui inspire le dieu irrité, elle reste à l'attendre pour donner à Sieglinde le temps de se mettre en sûreté. Le cœur vaillant de

la vierge divine n'a faibli qu'un instant. Résignée elle se présente à Wotan. "Ordonne, père, décide la peine," et elle attend le châtiement. Mais quand elle apprend que le dieu, dans sa fureur, veut la donner au premier venu, son orgueil réparé, sa pudeur frémit. Elle, la déesse, qu'aucun dieu n'approche jamais, sacrifiée à ce point !... Oh alors ! avec quelle éloquence, quel sentiment élevé de sa dignité propre et de celle de son père, elle supplie Wotan de lui épargner ce mortel affront. Et quand celui-ci lui a accordé enfin son vœu suprême, elle s'endort, tranquille, au milieu des flammes protectrices qui ne laisseront passage qu'au Brave des Braves dont le thème héroïque prophétise, à l'orchestre, la venue future.

Les anneaux s'écoulent et, toujours jeune, toujours merveilleusement belle sous les blanches ailes rabattues de son casque de Walkyrie, la vierge guerrière dort sur la roche moussue à l'ombre du haut sapin, son magique sommeil. Mais, au loin, retentit une fanfare joyeuse, les flammes s'abaissent et livrent passage à un homme. Voici ton vainqueur, ô Brunnhilde ! Siegfried est là et, d'un baiser sur



Mme ADINY, dans Brunnhilde

tes lèvres fermées depuis si longtemps, il t'éveille et te rappelle à la vie ! Quand elle se voit prête à tomber dans les bras d'un mortel, un sentiment instinctif de révolte se fait jour en elle ; la déesse n'est pas entièrement disparue. Cependant la vierge finit par céder à l'ardeur de Siegfried, de l'homme qu'elle a sauvé alors qu'il était à peine formé et qu'aujourd'hui elle prend librement pour époux. Brunnhilde, maintenant n'est plus qu'une femme, une femme qui va aimer et souffrir.

Toute, sans restriction, elle se donne à celui qu'elle a souhaité jadis pour sauveur, à celui qu'elle croit être digne d'elle. Elle boit avec avidité à la coupe des ivresses de cœur, sans se douter que son bonheur finira par un coup de foudre. Siegfried l'oublie ; bien plus, il la jette lui-même dans les bras de Gunther. Comme cette pensée d'être à un autre homme l'indigne, comme elle revendique hautement Siegfried pour sien ! avec quelle énergie elle déclare que tout son être appartient à celui qui la rend aujourd'hui, et comme elle maudit les dieux barbares qui lui ont fait cette destinée ! ! Trahie, elle ne songe plus qu'à se venger de l'homme infidèle : elle le voue à la mort, mais pour l'y suivre. Dans le tombeau, plus de trahison. Brunnhilde consent au pacte meurtrier, mais elle a soin quand même de la gloire de celui que, malgré tout, elle aime encore ! avec une sombre fierté elle déclare que Siegfried est invincible, car il ne peut être atteint que par derrière et jamais il ne montrera le dos à l'ennemi ! Tout en voulant la mort du héros, elle espère, au fond du cœur, qu'il ne sera pas frappé. Comment un Hagen tuerait-il un Siegfried ? Mais la trahison est là, Siegfried meurt, et Brunnhilde, l'épouse trompée, mais obstinément fidèle, s'apprête à le suivre. Avant de s'élancer dans le bûcher comme Didon, cette autre délaissée, elle fait entendre de sages, de sublimes paroles. A cette heure suprême, tout devient clair à ses yeux et, restituant aux filles du Rhin l'Anneau fatal, cause de tous les maux, elle proclame que l'Amour seul donne le bonheur, que ni l'Or ni la Puissance n'en sont capables. Alors, pendant que le radieux motif de la Rédemption par l'Amour monte et grandit à l'orchestre, l'épouse rejoint, dans les flammes, le cadavre de l'époux.

Cette grande, cette admirable figure de Brunnhilde, la déesse qui, selon la juste expression d'un critique, s'élève de la divinité à l'humanité, domine toute la *Tétralogie* ; elle est l'une des plus magnifiques conceptions de Wagner.

(A suivre)